

Historia et intrigue dans l'Enquête d'Hérodote

Pourquoi continuons-nous à lire et à étudier les historiens anciens, Hérodote en particulier¹ ? Pour leur apport documentaire, il va de soi. Parce que leur œuvre offre une réflexion sur la manière dont le présent, celui de l'enquêteur et du monde où il évolue, s'articule avec le passé (et chez certains peut être utile au futur)². Parce qu'ils offrent, dans leur manière de rapporter, de raconter le passé une des premières configurations du temps dans ses rapports avec l'espace, "une représentation de l'espace-temps"³, ou, si l'on préfère, une mise en intrigue du temps.

Chacune de ces perspectives – en dépit de la distance théorique qui les sépare – conduit à rouvrir la question jamais réglée de la dimension probatoire de l'histoire en tant qu'écriture et récit. Par "dimension probatoire", j'entends le fait qu'elle recourt aux procédés de la "fiction", définie comme construction, et non point appréhendée comme ensemble de procédés qui s'écarteraient de toute prétention à la vérité⁴. Ces procédés sont de deux ordres. Tout d'abord, le récit peut porter la marque de l'intervention directe de celui qui écrit, en tant que sujet individuel ou représentant un être collectif (« ils », « on »), dans le passage de la troisième à la première personne : « Thucydide d'Athènes a mis par écrit la guerre des Péloponnésiens et des Athéniens » ; « d'après les indices qui *m'*(μοι) ont permis d'arriver à une conviction, *je tiens* (νομίζω) que... »⁵. À travers les marques énonciatives, se construit au fil de l'œuvre une figure d'auteur détachée de son ancrage purement biographique⁶. La problématique de l'énonciation permet d'étudier les conditions dans lesquelles est conçu et formulé le message, l'énoncé lui-même. Elle est attentive à *l'écriture de l'histoire*, dans ses

¹ Hérodote est une figure bien connue, trop peut-être, tant sont attachés à lui quelques solides lieux communs. Rappelons qu'il est l'un des très rares historiens grecs, et le premier, dont l'œuvre a été conservée en entier. Il écrit dans les années 450-420 et il rapporte les conflits qui constituent la trame des rapports entre Grecs et Barbares, du règne de Crésus (561-546) à la fin de la seconde guerre Médique (479). Mais son récit ne s'en tient pas à ces limites étroites (et il s'en faut de beaucoup) : il remonte souvent très loin dans le temps pour retracer soit l'origine des conflits, soit l'histoire des peuples visés par une entreprise de conquête ; et il s'attarde à décrire les territoires et les coutumes de ces peuples. La manière dont le temps et l'espace sont articulés entre eux au sein du récit historique est l'un des originalités et l'un des problèmes de ce qu'il nomme son *enquête : historiè*.

² HARTOG 2003.

³ CALAME 2006.

⁴ BORUTTI 1998, p. 157 : « la fiction qui est en question dans les sciences de l'homme relève moins du champ sémantique de "feindre-simuler", et donc du mensonge et de l'illusion de vérité, que du champ sémantique de "modeler-façonner-construire" [...], et donc de la *projection symbolique et formelle (poétique) d'une réalité* ».

⁵ Thucydide I, 1, 2.

⁶ CALAME 2000, p. 18-34, 115-125, et CALAME 2004, p. 20-31.

dimensions épistémologique, esthétique et sociale⁷ : qui parle ? à l'adresse de quel public ? à propos de quoi ? avec quelle intention ? Le second registre narratif ayant valeur de preuve est celui du mode de construction du récit. Condenser le rapport d'un événement, développer une description, choisir un ordre d'exposition, procéder par des rappels ou des anticipations, privilégier une version, marquer des correspondances ou des synchronismes⁸, autant de gestes qui désignent à la fois des interventions d'auteur et font de l'intrigue historique un acte de discours, qu'il soit explicité par l'auteur, à la première personne, comme le plus souvent chez Polybe, associée à la troisième, dans la signature initiale ou dans la « seconde préface » de Thucydide, ou formulé de façon oblique, chez Hérodote, par l'intermédiaire d'un personnage, Périandre, le tyran qui « enquête » (ἱστορέεσθαι), Solon, épris de « savoir » (σοφίης) et d' « errance » (πλάνης), Artabane, qui met en garde contre le « désir » de conquête⁹.

Cette « mise en forme », indissociable du rapport que l'auditeur ou le lecteur entretiennent avec le passé, conduit à appréhender l'histoire comme « représentation » ou « imitation » par le moyen d'un récit et par la médiation de l'écriture. Ce sont les concepts mis en œuvre par Aristote dans la *Poétique* qui permettent de formuler le problème en ces termes. Mais c'est aller trop vite, car, pour Aristote, à l'intérieur de la catégorie englobante de la *mimèsis*¹⁰, seule l'épopée semble pouvoir être confrontée à la tragédie, celle-ci étant conçue comme paradigme de l'art de construire des intrigues ; l'*historia*, dont Hérodote est pris pour référence, à l'exclusion de tout autre auteur, ne figure qu'en position de contre-exemple et paraît, au premier abord, dépourvue de ressources mimétiques, de capacités permettant de configurer des événements passés, des actions réellement advenues en une intrigue¹¹.

Cette hiérarchie invite à revenir sur la place de l'histoire dans la conception aristotélicienne de l'intrigue, à la lumière d'une question : la dimension *logique* reconnue comme la marque de la supériorité de l'intrigue (*muthos*) tragique – en tant que « tout » pourvu « d'un commencement, d'un milieu et d'une fin »¹² – peut-elle se déployer dans le temps ? Certes, Aristote ne l'envisage pas explicitement. Mais si l'on relève que le *muthos* est

⁷ DE CERTEAU 1975, notamment la première partie. Pour l'historiographie ancienne, le problème de l'énonciation constitue le cœur du livre de F. Hartog, 2001³ [1980], en particulier p. 11-15, 31-32, et les chapitres 2 et 3 de la seconde partie, p. 395sq.

⁸ VEYNE 1971, p. 14 : "comme le roman, l'histoire trie, simplifie, organise".

⁹ Hérodote, I.24, 30-33 ; VII.18.

¹⁰ La traduction de *mimèsis* par « représentation » est celle de DUPONT-ROC et LALLOT 1980, retenue par P. Ricoeur (1983).

¹¹ L'*historia* (*historiè*) d'Hérodote ne désigne ni un genre, ni une profession, ni une méthode. L' « enquête » est à la fois « an intellectual tool and a communicative activity » : sur ces problèmes, cf. la synthèse très argumentée de BAKKER 2002, citation, p. 3.

¹² Aristote, *Poétique* 7.1450 b 26, et 6.1450 a 39-40 : « le principe et si l'on peut dire l'âme de la tragédie, c'est l'intrigue (*muthos*) ».

défini comme « l'agencement des faits » (τὴν σύνθεσιν τῶν πραγμάτων) ou « la synthèse des faits » (ἡ τῶν πραγμάτων σύστασις)¹³, l'accent est mis sur le processus dynamique propre à la mise en intrigue. Le *muthos* et la *mimèsis* ne sont pas des structures statiques, mais des opérations dynamiques qui suscitent des mutations de nature à se déployer dans le temps.

Pour tenter de mettre au jour les possibles ressources mimétiques, ou les capacités de configuration du récit historique à travers le cas d'Hérodote, je ferai tout d'abord brièvement le point sur l'apport des notions de *discours* et de *récit* pour la compréhension des particularités de la narration historique. Ce préalable est rendu nécessaire par le fait qu'Émile Benveniste, dans un chapitre célèbre de ses *Problèmes de linguistique générale* consacré à cette question, s'est plutôt attaché à souligner les limites de la narration historique. Dans un deuxième temps, l'étude portera sur la place qu'occupe l'*historia*, en tant que genre et récit, dans les développements que Platon et Aristote ont consacrés aux notions de *diègèsis* et de *mimèsis*. Enfin, j'exposerai ce que furent en terme d'intrigue historique quelques-uns des choix explicites d'Hérodote.

L'entreprise ici proposée pourrait paraître vaine, en ce qu'il est désormais entendu que l'histoire est aussi affaire d'écriture. Mais le fait que cette activité de savoir soit exclue du champ de la représentation, dans l'analyse d'Aristote, a très durablement conduit à ranger les historiens en deux catégories aussi étanches que peu pertinentes : d'un côté, les chercheurs de vérité, en mesure de rapporter sans de prétendus artifices littéraires « comment les choses authentiquement furent » ; de l'autre, ceux qui circulent sans voir et sans méthode au milieu des faits, s'adonnant au plaisir de la littérature : les scientifiques et les menteurs. Il n'est pas certain que l'histoire de cette méprise soit achevée.

I. La narration historique : récit et discours

La matière de l'« enquête » d'Hérodote est constituée par « les événements qui surviennent du fait des hommes » (ou « les événements suscités par les hommes » : τὰ γεγόμενα ἐξ ἀνθρώπων). Cette assertion liminaire du *Prooimion* reçoit aussitôt deux précisions en forme de limitation. Dans le *continuum* événementiel, ne seront retenus que certains « faits » (ἔργα), notamment les origines des conflits (δι' ἣν αἰτίην ἐπολέμησαν). Et, seconde précision, ces « actions » devront être « grandes et étonnantes » (μεγάλα τε καὶ

¹³ *Ibid.*, 6.1450 a 4-5 et 15. Cf. RICOEUR 1983, p. 57.

θωμαστά)¹⁴. Dès les premiers mots se trouve posé ce qui deviendra un des fondements de la méthode et de l'écriture historiques, du moins dans la tradition occidentale, l'écart ou la concordance entre trois ordres de données : les *événements* tels qu'ils se sont produits, les *faits* découpés par l'historien, la *représentation* qu'il choisit d'en donner.

Cet écart a souvent été mesuré, des Anciens aux Modernes, sous la forme d'une opposition dont les deux termes ont varié : *res gestae/res fictae*, histoire/fiction, vérité/mensonge, histoire/littérature, *storia/storiografia*, Histoire/Geschichte. Dans une version moins polémique, mais tout aussi tranchée, Émile Benveniste distingue, d'un côté, le registre de l'*histoire* ou du *récit*, « sans aucune intervention du locuteur » ; après avoir notamment cité deux passages du premier volume de l'*Histoire grecque* de Glotz (1925), Benveniste poursuit :

Dans ce mode d'énonciation [...], il faut et il suffit que l'auteur reste fidèle à son propos d'historien et qu'il proscrive tout ce qui est étranger au récit des événements (discours, réflexions, comparaisons). A vrai dire, il n'y a même plus alors de narrateur. Les événements sont posés comme ils se sont produits à mesure qu'ils apparaissent à l'horizon de l'histoire. Personne ne parle ici ; les événements semblent se raconter d'eux-mêmes¹⁵.

Cette analyse est la traduction linguistique des règles de l'histoire positiviste, dont le principal axiome est ou serait que l'histoire véritable tend à se passer de l'historien. Ou plus exactement, l'historien n'intervient qu'en deçà du texte, au moment de l'étude critique des sources, qu'il aura dégagées de leur gangue interprétative. Les événements peuvent alors « se raconter d'eux-mêmes ». Cette formule d'apparence limpide porte cependant contradiction en elle-même. Elle dit à la fois que les événements sont indissociables d'un récit (« se raconter ») et que cette narration n'existe pas, car le procès du récit resterait interne à l'événement (« d'eux-mêmes ») et la narration serait parfaitement transparente, comme une vitre sans tain. En somme, l'histoire idéale ignorerait ce qui constitue le second registre du diptyque étudié : « le plan du discours [...], supposant un locuteur et un auditeur ». Benveniste admet que l'historien puisse tantôt reproduire « les paroles d'un personnage », tantôt « interv[enir] lui-même pour juger les événements rapportés »¹⁶, mais ce sont là des écarts, des incartades qui,

¹⁴ Hérodote, *Prooimion*.

¹⁵ BENVENISTE 1966, p. 239, 241.

¹⁶ *Ibid.*, p. 242.

en tant que tels, permettent seulement de mieux repérer les frontières de l'histoire, du récit, à l'intérieur de la narration -, et d'y ramener.

On voit que l'opposition entre récit et discours ne demeure féconde qu'à condition d'y recourir pour analyser les interférences entre les deux termes. Sinon, elle conduit à passer sous silence la dimension fictionnelle de l'histoire et le fait que les historiens anciens, tout en s'inscrivant dans un programme de « recherche de la vérité » (ζήτησις τῆς ἀληθείας)¹⁷, qui n'est pas propre à Thucydide¹⁸, ont eu conscience, d'une part, d'opérer des choix parmi des versions ou des traditions disponibles¹⁹, d'autre part, de recourir, avec l'écriture en prose, à de nouvelles possibilités démonstratives. D'Hérodote et Thucydide à Lucien, faire de l'histoire ne se dit pas autrement, en grec, qu'« écrire », « rassembler par écrit » (γράφειν, συγγράφειν). De la même façon, l'historien ne s'est pas d'abord appelé ἱστωρ ou ἱστορικός ; il se désigne comme « écrivain » ou « écrivain » (γραφεύς, συγγραφεύς).

Pourtant, la marque propre de l'*historia* viendrait précisément, si l'on suit l'analyse d'Aristote aux chapitres neuf et vingt-trois de la *Poétique*, de ce qu'elle a prétention à dire, à raconter, « à l'intérieur d'une période unique [...] tous les événements qui se sont produits dans son cours » (ὅσα ἐν τούτῳ συνέβη)²⁰ ; l'histoire accumule des faits « particuliers » (τὰ καθ' ἕκαστον), tel « ce qu'a fait Alicibiade ou ce qui lui est arrivé », de sorte qu'elle ne peut pas atteindre au registre du « général » (τὰ καθόλου), comme la poésie²¹. Les ressources et l'ordre de la *mimèsis* ne lui sont pas accessibles. Dès lors, comment lui donner sa place dans l'analyse des genres et des modes narratifs ? C'est à ce point qu'intervient l'apport des travaux de Paul Ricoeur, dans *Temps et récit*, lorsqu'il étend à l'historiographie la notion aristotélicienne d'« intrigue » (μῦθος), réservée à la tragédie. Paul Ricoeur pose l'hypothèse qu'il existe une unité entre les différents genres narratifs : tous reconstituent dans l'intrigue du récit la dimension temporelle de l'expérience humaine. L'intrigue prend ensemble, « configure » le divers des causes, des faits, des hasards, des conséquences, grâce aux ressources de l'art de raconter. Cette opération de « mise en intrigue » se déroule selon l'ordre du temps du récit qui est aussi celui de la lecture.

La participation de l'*historia* à une telle activité créatrice de sens n'est toutefois envisagée de manière directe ni par Platon ni par Aristote. Il est donc nécessaire d'examiner,

¹⁷ Thucydide I.20.3, ainsi que I.23.6.

¹⁸ Hécateé, *Généalogies*, *FGrHist* 1 F 1a ; Hérodote I. 95 ; VII.139 ; Timée, *FGrHist* 566 F 151 ; Polybe, XII, 4d 1-4 ; 7, 1-4 ; 25b.

¹⁹ Hérodote, I.95.

²⁰ Aristote, *Poétique* 23.1459 a 23.

²¹ *Ibid.*, 9.1451 b 3-10 et 27-32 (γενόμενα ποιεῖν). Cf. CALAME 2005, p. 31-32.

chez l'un et chez l'autre, les réflexions sur l'art de raconter, c'est-à-dire, dans leur vocabulaire, sur les rapports entre *diègèsis* et *mimèsis*..

II. L'Enquête d'Hérodote entre *diègèsis* et *mimèsis*

1. Le plan de la *diègèsis* chez Platon

Au livre III de la *République*, Platon, après avoir examiné le contenu (λόγος ou ἄλεκτέον) des œuvres des poètes qu'il veut exclure de la Cité idéale, en vient à leur mode d'expression (λέξις ou ὡς λεκτέον)²². Toutes ces productions ont pour point commun d'être « récit » (διήγησις), « d'événements passés, présents ou futurs ». La *diègèsis* embrasse ainsi tout l'arc temporel. Elle peut prendre trois formes. Il peut s'agir tout d'abord d'un « récit pur (ἀπλῆ διηγήσει) »²³ : « le poète parle en son nom et ne cherche même pas [...] à nous faire croire que c'est un autre que lui qui parle ». Et Socrate donne en exemple à son interlocuteur Adimante le début de *Illiade* où Homère raconte, à la troisième personne, que le prêtre d'Apollon, Chrysès, pria Agamemnon de lui rendre sa fille. Au contraire, dans la deuxième forme de récit, « mimétique (διὰ μιμήσεως) », Homère raconte « comme s'il était lui-même Chrysès »²⁴, en faisant parler son personnage à la première personne, comme au théâtre. Il suffirait de transcrire en style indirect ces propos au style direct pour que le récit mimétique devînt récit pur : Socrate se livre à l'exercice devant Adimante²⁵. Ces deux modes d'expression, récit pur et récit mimétique, sont illustrés d'une part par le dithyrambe qui, au début du Ve siècle, est une narration héroïque en l'honneur de Dionysos, sans dialogue, de l'autre par la tragédie et la comédie. Platon signale, enfin, une forme mixte faite « du mélange des deux autres (δι' ἀμφοτέρων) » comme dans l'épopée²⁶.

Insistons sur un point capital. Platon n'oppose pas *diègèsis* à *mimèsis*²⁷. La distinction qu'il propose est en effet circonscrite à l'intérieur de la seule *diègèsis*, définie comme l'ensemble de la création narrative²⁸. De même *mimèsis* ne sert qu'à désigner un mode

²² Platon, *République* III.392c.

²³ *Ibid.*, III.392d. En traduisant ἀπλῆ par « pur », au lieu de « simple », nous suivons la suggestion de Gérard Genette (1972, p. 184, n. 1) : il s'agit du récit « non mêlé » (cf. ἄκρατον en 397d) d'éléments mimétiques, donc « pur ».

²⁴ Platon, *op. cit.* III.393b.

²⁵ *Ibid.*, III.393d-e.

²⁶ Genette (1969, p. 51) souligne qu'il s'agit davantage d'un mode alterné, car récits et dialogues se succèdent.

²⁷ BRUNSCHWIG 1974, p. XIX. *Contra* DUPONT-ROC et LALLOT 1980, p. 18.

²⁸ Il s'agit de « tout ce que disent les conteurs de fable et les poètes » (Platon, *op.cit.* III.392d), autrement dit « la poésie et la fiction » (τῆς ποιήσεως τε καὶ μυθολογίας) (III.394b).

d'expression, le dramatique. La *mimèsis* n'engage pas, comme la *diègèsis*, l'ensemble du registre narratif ; elle n'est qu'un moyen.

Dans ces distinctions, nulle place en apparence pour Hérodote. L'*Enquête* n'est pas une œuvre poétique (c'est-à-dire en vers). Peut-on néanmoins envisager, sous le strict rapport du mode d'expression, qu'elle ait pu prendre place à côté de l'épopée dans la forme mixte, notamment si l'on songe à l'importance qu'y occupent les discours reconstitués de personnages historiques, à la première personne ? N'y aurait-il pas, grâce à l'épopée, une voie pour rapprocher l'*Enquête* du mode mimétique ?

2. L'intrigue par *mimèsis* chez Aristote

Platon nous permet de poser la question, non d'y répondre. Aristote, de son côté, déplace les termes du problème. C'est en effet la *mimèsis* qui devient le concept cardinal de la *Poétique*. La *mimèsis* y figure comme le domaine commun à l'épopée et à la tragédie - pour nous en tenir ici aux arts du langage -, à l'intérieur duquel elles s'opposent seulement en termes de « mode » (ὡς)²⁹. Aristote distingue en effet deux « modes » de « représentation » : l'un diégétique, c'est-à-dire rapporté par un « narrateur (ἀπαγγέλλοντα) » ; l'autre dramatique, lorsque les personnages en action (πράττοντας).

Dans ce traité où règnent sans partage la tragédie et l'épopée, le lien n'est toutefois pas rompu avec l'œuvre du chroniqueur ou de l'enquêteur (ιστορικός) Hérodote³⁰, pour trois raisons. Tout d'abord, dans la *mimèsis* aristotélicienne, la place du réel n'est pas occultée. La *mimèsis* est dite « représentation d'action. Ensuite, même rapidement abordé, le récit diégétique, rapporté par un narrateur, est l'un des deux modes de représentation distingués au chapitre trois ; or n'est-ce pas le régime de parole propre à l'*Enquête* ? Enfin, l'*historia* et l'épopée sont toutes les deux diégétiques, les unes en prose, l'autre en vers. Certes, Aristote récuse les premières parce qu'elles ne sont pas construites sur le modèle de l'intrigue (*muthos*) tragique. Cependant, comme, d'une part, l'épopée est dotée de vertus mimétiques, comme, d'autre part, il semble que, malgré Aristote, et sans sortir de la *Poétique*, l'intrigue de l'*Enquête* ait eu de solides points communs avec celle de l'épopée homérique, ne pourrait-on,

²⁹ Aristote, *Poétique* 3.1448 a 19 et 25 (même emploi de ὡς chez Platon, *République* III.392c). Expression synonyme : μὴ τὸν αὐτὸν τρόπον, Aristote, *Poétique* 1.1447 a 18. Pour la ressemblance de l'épopée et de la tragédie en termes d'objets communs (ἄ : 3.1448 a 25 ; même terme chez Platon, *op. cit.*, III.392c), cf. 5.1448 a 25.

³⁰ Aristote, *Poétique* 9.1451 b 1-5.

pour une part, rattacher l'œuvre d'Hérodote au registre de la *mimèsis* ? Deux points sont à prendre en compte.

3. L'*Enquête* d'Hérodote et le registre de la *mimèsis*

3.1. Reconnaissons au préalable, avec Roselyne Dupont-Roc et Jean Lallot, que nulle part Aristote n'envisage l'existence de récits en prose appartenant au registre de la *mimèsis*³¹. Néanmoins, en dépit de la supériorité de la tragédie sur l'épopée dans le domaine de la *mimèsis*³², on notera qu'Aristote semble faire une concession en rejetant ce que le théâtre a de plus spécifique, le spectacle³³. Serait-ce pour permettre à des œuvres autres que dramatiques de mieux intégrer le domaine de la *mimèsis* ? C'est chose faite pour l'épopée.

Il semble que ce le soit également pour la « chronique » historique. L'*historia*, dans le cas d'Hérodote, relève de l'activité mimétique, en ce que l'*Enquête* présente avec l'épopée deux convergences révélatrices pour ce qui est de la configuration du temps. Située du côté de la narration (*apaggelia*), « l'épopée n'est pas limitée dans le temps (ἡ δὲ ἐποποιία ἀόριστος τῷ χρόνῳ) »³⁴. De même, aucune nécessité interne ne fixe les bornes chronologiques de l'*Enquête* d'Hérodote. Une seconde convergence est plus importante encore :

L'épopée a un trait bien particulier qui lui permet d'accroître son étendue ; c'est que, dans la tragédie, il n'est pas possible de représenter (μιμεῖσθαι) plusieurs parties de l'action qui se produisent *simultanément* (ἄμα) [...], tandis que dans l'épopée, parce que c'est un récit (διὰ τὸ διήγησιν εἶναι), on peut raconter plusieurs parties de l'histoire qui se réalisent simultanément (ἄμα)³⁵.

L'épopée est ainsi en mesure d'associer *mimèsis* et *diègèsis*, ou plutôt, sans renier son appartenance au registre mimétique, l'épopée, grâce aux vertus propres de la *diègèsis*³⁶, peut représenter des synchronismes. Or on sait que la maîtrise des chronologies multiples est un

³¹ DUPONT-ROC et LALLOT 1980, p. 370.

³² Aristote, *Poétique* 26.1462 b 12-15.

³³ *Ibid.* 6.1450 b 1-619 ; 14.1453 b 7-8. Sur cette exclusion, cf. LORAUX 1988.

³⁴ *Ibid.*, 5.1449 b 14.

³⁵ *Ibid.* 24.1459 b 22-27.

³⁶ Dupont-Roc et Lallot (1980) traduisent : « dans une épopée *qui est un récit* (διὰ τὸ διήγησιν εἶναι), on peut raconter plusieurs parties de l'histoire qui se réalisent simultanément ». La valeur pleine de *dia* est de nature causale : « *parce que* c'est un récit ». La *diègèsis* est le vecteur de la représentation du temps.

des traits les plus originaux de la temporalité de l'*Enquête*. Par là même, l'*historia* ressortit à la *mimèsis* sur ce point précis de la mise en intrigue du temps³⁷, telle que la définit Aristote.

3.2. Le second argument qui permet d'inclure l'*historia* dans le registre de la *mimèsis* vient de ce qu'Aristote reconnaît (concède) que l'activité du "poète" peut porter sur des événements réellement arrivés (*genomena*), c'est-à-dire sur le passé. Or (redisons-le) l'activité du poète relève de la *mimèsis*, et c'est à ce titre qu'il est "créateur d'intrigues" (*tôn muthôn ... poiètèn*). C'est en vertu de la "représentation" que le poète est poète. Cela signifie en conséquence que les "événements réellement advenus" peuvent entrer dans l'"intrigue" et relever eux aussi de la "représentation", et donc ressortir au registre du "général" (*ta katholou*). Dès lors, l'*historia*, ou plutôt l'"exposé de l'*historia*", qui a pour objet les *genomena*, possède les ressources d'une "intrigue" et "représente" le "général" elle aussi.

La réflexion aristotélicienne réserve donc une place, à l'intérieur du champ de la *mimèsis*, à « la littérature non fictionnelle en prose ». Il reste à décrire quelques-unes des voies explorées en ce sens par Hérodote.

III. « Chemins de l'intrigue » dans l'*Enquête* d'Hérodote

Il ne s'agit pas de relever quelques grands thèmes, dont la mise en valeur dépend du point de vue du commentateur ou des besoins de l'historien puisant dans une de ses sources. On pourrait reprendre ainsi l'antienne d'un Hérodote historien des guerres Médiques ou défenseur de l'Athènes péricléenne, ou encore la version plus récente de l'ethnologue des Barbares. Les études monographiques, les traductions, les commentaires, les notes et modes de présentation qui accompagnent une édition participent aussi de cette histoire de l'interprétation, commencée depuis Thucydide, Cicéron, Denys d'Halicarnasse, Plutarque, parmi d'autres, et jamais interrompue.

Différemment, l'objet consiste ici à mettre l'accent sur ce qui résulte de l'expérience temporelle liée à tout acte de lecture et portant sur la totalité de l'œuvre. Le récit, en effet, intègre des temps multiples et variables, en fonction de la nature des événements rapportés : un règne, une crise politique, une guerre, des coutumes, un paysage, une légende de fondation, une consultation oraculaire. Ces temps étagés de l'événement sont intégrés à la

³⁷ Sur la question de la représentation du temps historique, cf. JAUSS 1987, p.117-118, et KOSELLECK 1990, p. 119-131, 165-174.

temporalité du récit historique, qui condense tel épisode, déploie longuement tel autre³⁸. L'acte de lecture correspond à une expérience de l'entrecroisement de ces deux temps. Ce premier aspect des capacités créatrices de l'intrigue, dans et par le *temps*, se déploie aussi dans une autre dimension, celle de l'*espace* du récit. Celui-ci, dans sa dimension la plus concrète - les colonnes sur le rouleau de papyrus, les pages du *codex* ou du livre -, accorde de larges pans à tel épisode, une place restreinte à tel autre ; la mise en texte est aussi une mise en page, et la « mise en forme » un acte de discours. L'intrigue seconde qui se joue ainsi entre l'espace et le temps du récit correspond à l'expérience concrète et objective de l'auditeur ou du lecteur. C'est pourquoi l'interprétation devrait partir de ces premiers constats, qui sont le signe d'une concordance entre l'activité créatrice de l'historien, de l'enquêteur, et les hypothèses du public auquel il s'adresse. Quels sont ces constats et leurs conséquences pour l'*Enquête* d'Hérodote ?

Avant tout, deux traits singuliers de l'œuvre retiennent l'attention. D'une part, la trame chronologique est constituée par les actions et la vie de cinq figures royales. Les règnes de Crésus, Cyrus, Cambyse, Darius et Xerxès se succèdent sans hiatus³⁹ dans l'*Enquête*, entre 561, moment de l'accession au pouvoir du roi lydien, et l'automne 479, lorsqu'avec la prise de Sestos, sur l'Hellespont, prend fin la seconde guerre Médique. Mais, d'autre part, la progression de ces récits de *Vies* et la chronologie narrative font place à de fréquentes et souvent fort longues descriptions de « pays » (χώραι), de « peuples » (ἔθνη) et de « coutumes » (νόμοι), plus d'une centaine au total. Les plus développées, concernant les Egyptiens, les Scythes, occupent presque un livre entier (respectivement les livres II et IV) – selon un découpage qui n'est pas dû à Hérodote -, si bien que l'espace qui leur est réservé est beaucoup plus étendu que celui du règne où elles prennent place. Bien des lecteurs, de Denys d'Halicarnasse⁴⁰ et Photius⁴¹ à Jacoby⁴² et tant d'autres ont souligné que la forme la plus visible de l'écriture d'Hérodote réside dans ces descriptions qualifiées invariablement de « digressions » par la critique moderne, comme pour les exclure de l'intrigue.

Deux données invitent à suggérer une autre hypothèse, qui consiste à étudier la *relation* qu'elles entretiennent avec le schéma de *Vie*. D'une part, ces descriptions sont toujours introduites, dans la trame du récit, au moment précis où un Roi se lance dans une entreprise de conquête. La description du pays et des usages d'un peuple interrompt invariablement la

³⁸ Constat maintes fois établi, par exemple avec Paul Veyne (1971, p. 14, 23, 36). Sur la distinction entre « Ehrzählzeit », temps du raconter (mesurable en nombre de pages et de lignes), et « erzählte Zeit », temps raconté, cf. RICOEUR 1984, p. 113-120.

³⁹ Les neuf mois pendant lesquels règne le mage Smerdis, entre la mort de Cambyse et la reconnaissance de Darius (522-521 avant J.-C.), sont eux aussi pris en compte (III.67-87).

⁴⁰ Denys d'Halicarnasse, *Lettre à Pompée Géminos* 3.2-3, 11, 14.

⁴¹ Photius, *Bibliothèque* 60, 19 b 20-25.

narration d'un projet expansionniste (Cyrus contre les Babyloniens ou, avec son conseiller Crésus, s'en prenant aux Massagètes ; Darius sur le territoire des Scythes et des Thraces). Le lecteur est obligé de porter son regard sur un autre temps que celui des guerres de conquête, sur d'autres *nomoi*. Comment arrêter le temps de la conquête sans immobiliser le temps du récit ? Telle semble être une des questions principales auxquelles répond l'intrigue élaborée par Hérodote. Cette réponse repose sur la reprise du genre du récit de *Vie*, longue tradition bien connue de son public, mais le *topos* ou la trame de la *Vie* de Roi est engagé dans un processus d'innovation, au terme duquel ce n'est pas le Roi conquérant qui imprime sa marque au récit et à l'histoire. Le lecteur gardera en mémoire non principalement des entreprises de sujétion, mal justifiées et toujours inachevées, mais la manière dont les Massagètes, les Egyptiens, les Ethiopiens, les Scythes, les Thraces ont tous fait échec aux visées expansionnistes de Cyrus, Cambyse, Darius⁴³.

La seconde donnée qui invite à intégrer les descriptions dans le procès de la narration pour en faire un élément de l'intrigue est qu'il n'existe chez Hérodote aucune théorie de la digression. Le terme *παρενθήκη*⁴⁴ désigne toujours des remarques incidentes de quelques lignes et ne correspond donc pas à la *παρέκβασις* des genres délibératif et judiciaire de la tradition rhétorique⁴⁵. Le pluriel *προσθήκαι*, qui est un hapax, mérite plus d'attention. Darius s'en prend aux Scythes ; Hérodote dresse l'énumération de ces peuples et de leurs usages. Il s'interrompt brièvement, en cours de récit, et justifie son choix en ces termes :

Προσθήκας γὰρ δὴ μοι ὁ λόγος ἐξ ἀρχῆς ἐδίξετο
car mon ouvrage, depuis le début, est à la recherche d'élargissements⁴⁶.

L'assertion concerne l'œuvre toute entière, ce que confirme l'expression ἐξ ἀρχῆς. Le pluriel de *προσθήκη* suggère qu'Hérodote ne conçoit les *προσθήκαι* que sur le mode itératif, déjà souligné par l'imparfait. Le γάρ explicatif établit un rapport explicite avec la liste des peuples, qui précède. Enfin, Hérodote s'engage à la première personne pour définir un des principes de son œuvre. Ces passages ne sont pas des *digressions*, des adjonctions dont on pourrait aisément faire l'économie. C'est en tant qu'ils sont des éléments dissonants ou des écarts par rapport à une tradition, qu'ils sont intégrés à l'intrigue, qu'il y trouvent place et fonction.

⁴² JACOBY 1913, col. 281-292.

⁴³ Nous nous permettons de renvoyer à quelques éléments d'analyse développés dans PAYEN 1997.

⁴⁴ Hérodote, I, 186 ; VI, 19 ; VII, 5, 171.

⁴⁵ *Παρέκβασις* est absent de tout le vocabulaire d'Hérodote.

Existe-t-il, dans l'*Enquête*, un terme qui ait le sens d'intrigue, équivalent au *muthos* d'Aristote ? Le substantif λόγος est le seul qu'emploie Hérodote, à neuf reprises⁴⁷, pour désigner la totalité de son œuvre. Dans deux passages du livre I, *logos* recouvre l'acception d'intrigue. Il s'agit, tout d'abord, de la fin du préambule :

J'indiquerai celui qui, autant que je sache personnellement, a pris le premier l'initiative d'actes offensants envers les Grecs ; et j'avancerai dans la suite de mon récit (προβήσομαι ἐς τὸ πρόσω τοῦ λόγου), parcourant semblablement (ὁμοίως ... ἐπεξιῶν) les petites et grandes cités des hommes ; car de celles qui jadis étaient grandes, la plupart sont devenues petites ; et celles qui étaient grandes de mon temps étaient petites autrefois ; persuadé que la prospérité humaine ne demeure jamais stable au même point, je fixerai dans la mémoire les unes et les autres semblablement (ἐπιμνήσομαι ἀμφοτέρων ὁμοίως)⁴⁸.

Du parcours (ἐπεξιῶν) parmi « les petites et grandes cités des hommes », on passe au cheminement à travers le *logos* (προβήσομαι ἐς τὸ πρόσω τοῦ λόγου). Le temps du récit est articulé sur le temps référentiel, celui des « cités des hommes ». L'adverbe ὁμοίως qui ferme la phrase souligne le changement de perspective par rapport à des traditions qui s'en tiennent à une vision unilatérale, celle des « grandes cités ». La valeur polémique du propos, marquée par le choix d'une intrigue, au détriment d'autres possibles narratifs, se retrouve dans le second passage où *logos* a le sens d'intrigue. Au début de la *Vie* de Cyrus, Hérodote fixe la ligne directrice de son récit :

Ἐπιδίδεται δὲ δὴ τὸ ἐνθεῦτεν ἡμῖν ὁ λόγος τὸν τε Κῦρον ὅστις ἐὼν τὴν Κροίσου ἀρχὴν κατεῖλε, καὶ τοὺς Πέρσας ὅτεω τρόπῳ ἠγήσαντο τῆς Ἀσίης. Ὡς ὦν Περσέων μετεξέτεροι λέγουσι, οἱ μὴ βουλόμενοι σεμνοῦν τὰ περὶ Κῦρον ἀλλὰ τὸν ἐόντα λέγειν λόγον, κατὰ ταῦτα γράψω, ἐπιστάμενος περὶ Κύρου καὶ τριφασίας ἄλλας λόγων ὁδοὺς φῆναι.

⁴⁶ Hérodote, IV.30.

⁴⁷ *Ibid.*, I.5, 95 ; II.3 123 ; IV.30 ; VI.19 ; VII.152, 171, 239. Une analyse plus détaillée de ce problème se trouve dans PAYEN 1994.

⁴⁸ *Ibid.*, I, 5.

A partir d'ici, le récit nous réclame d'exposer qui était Cyrus qui renversa l'empire de Crésus et de quelle manière les Perses exercèrent l'hégémonie en Asie. Quel récit en font certains des Perses, ceux qui ne veulent pas magnifier les actes de Cyrus, mais raconter le récit qui est conforme aux faits, voilà ce que je mettrai par écrit, tout en étant capable d'exposer aussi, au sujet de Cyrus, trois autres voies parmi les traditions⁴⁹.

Selon la même métaphore du chemin, construire une intrigue, c'est procéder à des choix qui parfois requièrent explication. Le narrateur indique qu'il n'est ni le laudateur d'un puissant ni un chroniqueur officiel. Une des conséquences de ce principe critique est la place réservée dans le récit aux peuples visés par les conquêtes, notamment les Babyloniens et les Massagètes. De même, la mort que trouve Cyrus au combat contre ce peuple nomade et les outrages qu'inflige à son cadavre la reine Tomyris, parce que le Roi a tué son fils par ruse, s'inscrivent dans le même programme narratif, dont Hérodote souligne *in fine* qu'il a été mené à son terme :

Sur les circonstances de la mort de Cyrus, de nombreuses versions ont cours (πολλῶν λόγων λεγομένων) ; je m'en suis tenu à celle qui, pour moi, est la plus digne de créance (πιθανώτατος)⁵⁰.

Plusieurs autres éléments attestent le même principe de choix qui assure la connexion entre les événements retenus : la description de la conquête comme « désir » (ἔρως, ἐπιθυμία) dans deux épisodes du début et de la fin de l'Enquête : les démêlés de Gygès et de Candaule, l'histoire de Xerxès et de son frère Masistès⁵¹ ; les brèves récapitulations où l'enquêteur confie à un personnage le soin de rapprocher entre elles les entreprises de sujétion, tout en leur associant les peuples emblématiques objet de l'agression. Une des généralisations les plus claires est formulée par Artabane, oncle paternel de Xerxès, en guise d'avertissement à ce dernier :

Ô Roi, parce que je suis un homme qui a déjà vu de nombreuses et grandes puissances tomber sous de plus petites, je ne te laisserai pas céder en tout à ton

⁴⁹ *Ibid.*, I.95.

⁵⁰ *Ibid.*, I.214.

⁵¹ *Ibid.*, I.7-14 ; IX.107-113.

âge ; je sais que c'est un mal de désirer beaucoup de choses (κακὸν εἶη τὸ πολλῶν ἐπιθυμέειν) ; je me rappelle l'expédition (στόλον) de Cyrus contre les Massagètes et son issue ; je me rappelle celle de Cambyse contre les Éthiopiens ; j'ai accompagné Darius à son tour dans sa campagne (συστρατευόμενος) contre les Scythes⁵².

Un troisième trait peut illustrer la nature des « ressources mimétiques » de *l'Enquête*. Toute entreprise de conquête se confond avec une logique d'échec. Pas un des cinq rois dont les récits de *Vie* constituent une des continuités de l'œuvre ne conduit à un terme victorieux l'un de ses projets. En contrepoint, les descriptions de pays, les listes de coutumes, les catalogues de peuples, tout en s'inscrivant eux-mêmes à l'intérieur de traditions littéraires parfaitement connues – que l'on songe au « genre » du « catalogue », présent dans les traditions homérique et hésiodique, dans la littérature généalogique, dans la prose à caractère géographique ou ethnographique -, font obstacle à l'énumération des victoires et des peuples vaincus. *L'Enquête* d'Hérodote n'est pas une chronique royale assyrienne ! L'espace du récit donne à comprendre « les événements qui surviennent du fait des hommes », selon un point de vue qui n'est pas celui des candidats à la domination. Babyloniens et Massagètes effacent le prestige de Cyrus, pourtant grand au temps d'Hérodote. Les actions violentes et désordonnées de Cambyse, dans la version de l'enquêteur, ne pèsent rien face aux civilisations des Egyptiens et des Ethiopiens, deux peuples maîtres du temps. Darius est incapable d'atteindre les Scythes dont le mode de vie nomade traduit une altérité radicale qui les protège. Xerxès est déconcerté par les *nomoi* des Grecs, qui associent courage et petit nombre, et combinent étroitesse de leur territoire et résistance.

*

À la question « Comment Hérodote écrit-il l'histoire ? » on peut répondre en soulignant que la réflexion qu'il conduit sur les modes de domination est indissociable de la vision qu'en ont ceux qui résistent. Celle-ci est présente dans les formes mêmes du récit. En l'absence de tout jugement explicite venant du narrateur Hérodote, à la troisième ou à la première personne – « récit pur » de Platon ou mode diégétique d'Aristote -, ce sont les formes mêmes

⁵² *Ibid.*, VII.18. Artabane se rattache en cela au type du « sage conseiller », particulièrement étudié dans le cas d'Hérodote. Autres récapitulations en III.36, 88, ainsi que dans les propos à valeur généralisante du Sage Chilon de Lacédémone, VII.20.

du récit, son intrigue, qui traduisent des choix d'analyse et donnent à lire ce qu'Hérodote définit comme « le résultat de mon enquête » (ιστορίης ἀπόδεξις ἥδε). Dans cette formule, souvent glosée⁵³, se trouvent réunis les deux opérations constitutives du récit historiographique. D'un côté, l'*historia* conduit du « cheminement » parmi « les cités des hommes » - ou parmi les sources, diraient les Modernes – à la mise en ordre pour « publication ». Mais chacun sait qu'en sens inverse, la marche de l'enquête n'est pas un parcours qui n'aurait pour fin que les hasards du « réel » ; elle obéit pour une part aux exigences de l'observateur et de son public.

Pascal PAYEN

Bibliographie

- E. J. BAKKER 2002, « The Making of History : Herodotus' *Historiès apodexis* », in E. J. BAKKER, I. J. F. DE JONG, H. VAN WEES édés, *Brill' Companion to Herodotus*, Leiden-Boston-Köln, p. 3-32.
- É. BENVENISTE 1966, « Les relations de temps dans le verbe français », *Problèmes de linguistique générale*, Paris, I, p. 237-250.
- S. BORUTTI 1998, « Construire l'humain », in C. Calame et M. Kilani édés, *La fabrication de l'humain dans les cultures et en anthropologie, Études de Lettres*, 3-4, p. 155-161.
- J. BRUNSCHWIG 1974, « Διήγησις et μίμησις dans l'œuvre de Platon », *REG*, 87, p. XVII-XIX.
- C. CALAME 2000³ [1986], *Le récit en Grèce ancienne*, Paris.
- C. CALAME 2004, « Identités d'auteurs à l'exemple de la Grèce classique : signatures, énonciations, citations », in C. Calame et R. Chartier édés., *Identités d'auteur dans l'Antiquité et la tradition européenne*, Grenoble, p. 11-39.
- C. CALAME 2005, « Pour une anthropologie des pratiques historiographiques », *L'Homme*, 173, p. 11-46.
- C. CALAME 2006, *Pratiques poétiques de la mémoire*, Paris, La Découverte.
- L. CANFORA 2005, « Une esquisse autobiographique », *Anabases*, 1, p. 260-263.
- M. DE CERTEAU 1975, *L'écriture de l'histoire*, Paris.
- R. DUPONT-ROC et J. LALLOT 1980, Aristote, *La Poétique*, texte grec avec traduction et notes de lecture, Paris.

⁵³ Cf. le bilan de BAKKER 2002, notamment, p. 3-4, 6-8, 10-12, 20-22, 28-30.

- G. GENETTE 1969, « Frontières du récit », *Figures II*, Paris, p. 49-69.
- G. GENETTE 1972, *Figures III*, Paris.
- G. GENETTE 1983, *Nouveau discours du récit*, Paris.
- F. HARTOG 2001³ [1980], *Le miroir d'Hérodote. Essai sur la représentation de l'autre*, Paris.
- F. HARTOG 2003, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Seuil.
- F. JACOBY 1913, « Herodotos », *RE*, suppl. II, col. 205-520.
- H. R. JAUSS 1987, « Expérience historique et fiction », in G. Gadoffre dir., *Certitudes et incertitudes de l'histoire*, Paris, p. 115-126.
- R. KOSELLECK 1990, *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris, 1990.
- N. LORAUX 1988, « Les mots qui voient », in C. Reichler dir., *L'interprétation des textes*, Paris, p. 157-182.
- P. LOUIS 1955, « Le mot ΙΣΤΟΡΙΑ chez Aristote », *RPh*, 29, p. 39-44.
- A. MOMIGLIANO 1983, « Les historiens du monde classique et leurs publics : quelques suggestions », *Problèmes d'historiographie ancienne et moderne*, Paris, p. 53-70.
- P. PAYEN 1994, « *Logos, muthos, ainos*. De l'intrigue chez Hérodote », *QS*, 39, p. 43-77.
- P. PAYEN 1997, *Les Îles nomades. Conquérir et résister dans l'Enquête d'Hérodote*, Paris.
- P. PAYEN 2002, « L'historien, la guerre, l'écriture, les vaincus (V^e s. av. J.-C. – II^e s. ap. J.-C.) », *SStor*, 41 p. 45-70.
- P. RICOEUR 1983, *Temps et récit*, tome I, Paris.
- P. RICOEUR 1984, *Temps et récit*, tome II : *La configuration du temps dans le récit de fiction*, Paris.
- P. RICOEUR 1986, *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique*, II, Paris.
- P. RICOEUR 1992, « Une reprise de la *Poétique* d'Aristote », in B. Cassin, textes réunis par, *Nos Grecs et leurs modernes*, Paris.
- P. VEYNE 1971, *Comment on écrit l'histoire*, Paris.